

Dans le ciel bleu de Sotteville, un grondement sourd et continu se fait à présent entendre. Bizarre... Les quelques nuages moutonneux qui encadrent le décor azur ne semblent pas bien menaçants.

— Un orage ? se demande Yvonne. Dépêchons-nous, ma puce, ajoute-t-elle à l'intention de sa fillette, sinon on va arriver complètement trempées à la maison à cause de la pluie.

Il reste environ deux kilomètres à parcourir. S'il s'agit bien d'un orage, il sera sur elles avant qu'elles n'aient eu le temps de regagner leurs pénates, et le frère aîné qui les attend. Adèle lève la tête.

— Non maman, ce n'est pas la pluie. Regarde, des avions... Ouah, ils en font du bruit !

Deux bombardiers, suivis d'un troisième avion plus petit, approchent en effet dans leur direction. Au fur et à mesure de leur avancée, le bruit accompagné de vibrations se fait de plus en plus assourdissant. Yvonne lève la tête et voit en effet les B17 avancer dans leur direction. Mais elle ne s'inquiète pas : ils sont très haut dans le ciel, et elle sait d'expérience – pour en avoir vu il y a deux ans plus en amont de la vallée de la Seine – que les déluges de feu venus du ciel s'accompagnent généralement de vols en piqué des Messerschmitt. Ce qu'elle ne sait pas, c'est qu'il s'agit cette fois de bombardiers, et non de chasseurs. La technique de pilonnage n'est pas la même : les

chasseurs descendent très bas pour toucher leur cible avec précision à l'aide de munitions relativement "légères", tandis que le bombardier reste à l'abri de la DCA tout là-haut. Il lâche ensuite son "tapis" de redoutables explosifs avec toute l'imprécision – et les dommages collatéraux – que suppose cette technique moins précise.

Dans le B17, Paul lance à ses coéquipiers :

— Ouvrez la soute. Prêts à larguer.

Au moment où le premier des trois avions arrive à l'aplomb des deux femmes, à hauteur de la gare de triage de Sotteville – la cible de l'US Air Force, pour désorganiser les transports de l'occupant en ce funeste lundi 17 août 1942 – Yvonne pousse un cri. Elle vient de voir une demi-douzaine d'objets tomber de l'avion qui la surplombe. Elle crie à sa fille en pointant du doigt le côté droit de la route :

— Adèle ! Court par là ! Ne t'arrête pas avant d'arriver aux arbres ! Vite !

La petite ne pose pas de question et s'exécute. Elle enjambe le petit fossé qui sert d'écoulement des eaux de ruissellement de la route, et prend ses jambes à son cou. Embarrassée par ses deux paniers, Yvonne scrute les alentours. Elle avise alors, de l'autre côté de la chaussée, sur la gauche, une sorte de cabane de jardinier. Pensant pouvoir y déposer les

victuailles avant de rejoindre sa fille, elle traverse la route et se rue vers la porte de l'abri en bois. Celle-ci est fermée et résiste au moment où Yvonne la pousse. Elle insiste alors, et tire vers elle au lieu de pousser. La porte s'ouvre enfin sur un débarras rempli d'outils, bêches, râpeaux, binettes, brouette, et même trois cagettes de carottes. C'est sur celles-ci qu'elle décide de déposer furtivement les deux paniers. Puis elle repart sans prendre le soin de fermer la porte. Dans un réflexe, elle regarde à gauche et à droite de la route, alors qu'aucune voiture n'y circule, le bruit des avions lui faisant malgré tout craindre l'arrivée d'un véhicule. Puis son regard se pose juste en face. Soulagée, elle voit au loin Adèle qui va bientôt atteindre le bosquet qu'elle lui a indiqué. Dans le bombardier, Paul se retourne pour regarder derrière lui à travers le hublot. Il lui semble que les bombes vont atteindre leur cible. Avant de voir les explosions, il pense déjà : « Mission accomplie ! »...

Yvonne vient de traverser la route à toute vitesse, mais dans la précipitation, sa cheville se tord au moment où elle enjambe le petit fossé. Malgré la douleur, elle se relève aussitôt et reprend sa course effrénée en direction de sa fille. Le B17 est passé au-dessus d'elle depuis un moment, et quand il voit les gerbes de feu suivies de fumée qui s'éparpillent sur

la gare de triage et ses environs, le pilote de l'escadrille crie :

— Hourra ! Right in the target ! Come on, boys, we get home ! We turn toward England...<sup>8</sup>

De fait, les explosions se succèdent autour du nœud ferroviaire stratégique. Rude coup porté à l'ennemi. La mission a réussi et les aviateurs alliés peuvent retourner se mettre à l'abri de la DCA, au-dessus de la Manche, puis aller tranquillement atterrir en Angleterre.

Dans la Volkswagen, les trois soldats allemands ont entendu la déflagration, si proche. Mais ce n'est pas leur mission que d'aller voir ce qu'il se passe : leur colonel les attend. Ils laisseront à d'autres le soin d'estimer les dégâts. Ce sont, hélas, les aléas de la guerre...

Dans le bosquet où elle avait trouvé refuge, à environ cent cinquante mètres de la route, la petite Adèle a été secouée par le souffle des explosions successives. Cela semblait venir de partout : de devant, de derrière, de tous les côtés... Elle s'est roulée en boule au pied d'un arbre et a entendu quelques branches qui tombaient tout autour. Elle a serré très fort son doudou contre elle, puis a attendu

---

<sup>8</sup> Hourra ! En plein dans le mille ! En avant, les gars, on rentre à la maison. On fait demi-tour vers l'Angleterre...

trois bonnes minutes après les déflagrations pour enfin oser lever la tête. Son premier réflexe a été de crier :

— Maman !

Pas de réponse. Alors, très lentement, elle s'est relevée. A serré son doudou encore plus fort et a regardé autour d'elle. De la fumée partout, des flammes derrière elle, sur quelques bâtiments détruits le long de la voie de chemin de fer. Et en face, la cabane de jardinier réduite à l'état de débris, encore fumants. Pas âme qui vive dans les alentours. Une angoisse saisit Adèle, qui reste encore deux bonnes minutes debout au milieu de ce champ de ruines, ne sachant que faire, tétanisée. La seule chose qui puisse la soulager, c'est pleurer. Alors, elle pleure. Puis, elle ravale un sanglot et avance tout doucement, mètre par mètre. Au fur et à mesure de son avancée, le terrain est de plus en plus irrégulier, creusé par l'une des explosions.

Dans le bourg de Sotteville, Antoine a lui aussi entendu le bruit assourdissant. Seul dans la maison, il a lui aussi pris peur et a réprimé avec force une terrible envie de pleurer. Il a ouvert la fenêtre, a vu la fumée et les incendies au loin. Mais il s'est ensuite réfugié dans le salon, face à la photo de mariage de ses parents au pied de laquelle il s'est agenouillé. Cinq maisons plus loin, dans la même

rue, Michel Granteille a, comme tout le monde, été secoué par la déflagration. Lui aussi a ouvert la fenêtre, a vu fumée et incendies, et est descendu quatre à quatre les escaliers pour enfourcher son vélo. Il a aussitôt pris la direction de Saint-Étienne-du-Rouvray.

Dans la grande excavation creusée par l'une des bombes, Adèle avance toujours pas à pas. Au fond du trou, son doudou est tombé à côté d'un bout de métal coupant. En voulant le récupérer, sa main a effleuré le morceau d'acier encore chaud. La brûlure lui a fait tellement mal qu'elle s'est remise à pleurer. Mais encore une fois, elle s'est relevée, et encore une fois elle a avancé vers la route. En remontant le trou creusé par la bombe, elle a perdu ses repères. Elle voit bien la chaussée, dont le ruban est interrompu par un amas de débris noirs, mais ne retrouve plus la cabane qui avait été son repère au moment où elle s'était mise à courir comme sa mère le lui demandait. À la place, il y a un tas de bois fumant. Au loin sur la droite, il lui semble voir une silhouette qui s'approche d'elle. Mais elle ne va pas très vite. Ce n'est pas une voiture ou une moto. Sinon, il n'y a rien, ni personne. Et surtout pas maman, dont elle a urgemment besoin.

Au moment où elle continue à avancer vers la route, petit pas par petit pas, elle voit enfin ce que la

déclivité du fossé empêchait sa petite taille de voir :  
une forme, un corps. Allongé dans la boue au fond  
du ravin, inanimé.

— Maman !